

— De moi-même, mon cher. J'étais à cette époque dans le Kentucky, où je servais comme volontaire dans l'armée qui faisait face au général Beuregard, dont faisait partie le régiment du colonel Privat.

— Ah ! fit Champfort, voilà qui explique bien des choses !

— Continue, mon cher Paul, tu en apprendras encore."

L'étudiant reprit :

" Mon oncle et Lapierre passèrent une dizaine de jours à l'habitation, pendant lesquels ma tante et ma cousine se multiplièrent pour héberger dignement leur hôte. Laure selon le désir de son père, s'était constituée la *cicéron* du jeune étranger et ne le quittait guère. Ils faisaient ensemble, en compagnie du colonel et de ma tante, de longues promenades à travers la plantation ou sur les bords du lac ; et, de retour à l'habitation, c'était au piano ou sur le varanda que se continuait le tête à tête.

" Pendant tout le temps que dura le séjour de mon oncle, je pus à peine trouver l'occasion de parler à ma cousine. Elle semblait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour Lapierre, et paraissait même se croire obligée que de ne plus causer qu'avec lui.

" Le changement de conduite ne fit d'abord que m'étonner, mais bientôt, à cet étonnement bien naturel se joignit une sensation étrange, une sorte de souffrance, quelque chose comme une douleur sourde, mal définie, qu'il m'était impossible de surmonter.

" La vue de ma cousine, constamment au bras de ce beau jeune homme qui lui souriait et lui parlait avec chaleur, me causait une impression tellement pénible, que je fuyais sa société et me tenais presque toujours à l'écart. J'étais seul de longues heures dans la campagne, et ce n'était qu'avec un inexprimable serrement de cœur que j'entrais à l'habitation.

" Hélas ! je venais enfin de connaître le mal mystérieux qui me torturait : j'aimais ma cousine !

" Cette découverte m'effraya et ne fit qu'augmenter ma sauvagerie. Je me considérai comme indigne des bontés de mon oncle et de ma tante, du moment que mon cœur me révéla mon audace, et je pris la résolution d'étouffer dans mon sein le coupable sentiment qui y germait.

" Aussi, lorsque le colonel repartit pour l'armée emmenant avec lui le jeune Lapierre, j'avais fait mon sacrifice et ce ne fut pas sans récriminations, sinon sans amertumes, que je repris avec ma cousine le genre de vie accoutumée.

" Mais, depuis cette visite malencontreuse, il se mêla toujours à nos relations une certaine gêne et une teinte de froideur, que ni elle ni moi nous ne pouvions contrôler et qui ne fit qu'augmenter dans la suite.

" Telle était la situation, lorsqu'un événement aussi douloureux qu'inattendu vint nous plonger tous dans la désolation. Lapierre arriva un soir à l'habitation porteur de la triste nouvelle que le colonel était mort, quelques jours auparavant, de blessures reçues dans un combat d'avant-postes. Le jeune homme, qui paraissait accablé de chagrin, remit à ma tante une lettre de son mari mourant, dans laquelle le blessé faisait les plus grands éloges de son ami Lapierre, qui l'avait recueilli sur le champ de bataille et soigné comme un fils.

— L'infâme ! le traître ; s'écria Després. Veux-tu savoir, Champfort, ce qu'avait fait Lapierre avant de ramasser sur le champ de bataille le colonel Primat mourant ?

— Qu'avait-il fait ?

— Il avait, pour une forte somme d'argent, livré au général ennemi le secret des mouvements de Beuregard et fait tomber le colonel Privat dans un embuscade, où son régiment fut écharpé et lui-même blessé mortellement.

— Le misérable ! mais cette lettre de mon oncle ?

— Oh ! j'aurai beaucoup à dire sur cette lettre quand le temps sera venu. Pour le moment qu'il me suffise d'affirmer que le colonel Privat était à cent lieues de croire que Lapierre fût espion au service du plus offrant. Aussi, touché des soins que lui prodiguait l'hypocrite, le chargea-t-il d'annoncer sa mort à sa femme et lui écrivait-il la lettre dont tu parles.

— Mais, c'est affreux, cela ! firent les étudiants.

— Oui, messieurs c'est affreux, d'autant plus affreux que le colonel avait comblé ce misérable de faveurs et qu'il reposait en lui une confiance illimitée...

— Confiance que ne lui a pas retiré, malheureusement, la famille Privat, fit observer Champfort.

— Oui, mais cette sympathie qu'il a su capter fera place à la haine et au mépris, quand je l'aurai démasqué, répondit Després.

— Le pourras-tu?... Il te fera passer pour un imposteur et te demandera des preuves... En as-tu ?

— J'en ai plus qu'il m'en faut pour le faire rentrer sous terre et mourir de confusion, s'il lui reste un atome d'honneur. Laissez venir le grand jour de la rétribution, mes amis, et vous verrez comment se venge le roi des étudiants. Toi, Champfort, achève ton histoire.

— Je n'ai plus qu'un mot à dire. Ma tante, frappée dans ses plus chères affections, se montra héroïque. Elle se dirigea, immédiatement, vers le théâtre de la guerre et, à force d'argent, se fit remettre le corps de son mari, qu'elle ramena en Louisiane, où les derniers honneurs lui furent rendus.

" Puis, n'étant plus retenue aux Etats-Unis par aucun intérêt majeur, elle vendit ses immenses propriétés et nous ramena tous à Québec, en passant par la France.

" Quant à Lapierre, il avait rejoint l'armée, après l'enterrement du colonel. Je ne l'ai revu qu'il y a environ trois mois, chez ma tante. Il arrivait des Etats-Unis. Depuis lors il est le commensal assidu de la maison et fait la cour à ma cousine qu'il doit épouser dans huit jours.

" Vous en savez aussi long que moi, maintenant, messieurs."

Un silence de quelques minutes suivit.

Després s'était levé et marchait avec agitation dans la pièce. Le récit de Champfort auquel le nom de Lapierre se trouvait si étrangement mêlé, avait ravivé en lui une plaie à peine cicatrisée et fait surgir dans son cœur d'amers souvenirs. L'œil menaçant, qui ridait de haut en bas, son front soucieux, annonçait l'effort de sa pensée.

Chose extraordinaire, le Caboulot, le joyeux, le turbulent Caboulot, semblait partager cette agitation. Sa figure mobile était devenue grave et il attachait sur Després des regards profonds. On eût dit qu'un vague souvenir, trop éloigné pour avoir de la consistance, trottait dans la tête de l'enfant et qu'il cherchait à le fixer, à lui donner du relief.

Després ne s'apercevait pas de cette attention dont il était l'objet et continuait sa promenade fiévreuse.

Ce que voyant Lafleur, qui n'avait pas les situations tendues, crut le temps propice pour risquer une proposition. Le digne étudiant, n'était amateur de mélodrame